

**Jean d'Ormesson,
gentleman aux pieds nus
dans ses mocassins en peau.**

Éric Garault/Pasco

— L'écrivain et académicien Jean d'Ormesson est mort dans la nuit du lundi 4 au mardi 5 décembre, à l'âge de 92 ans.

Difficile de croire que cet éternel jeune homme allait un jour disparaître. Chouchou des Français, qui reconnaissaient en lui depuis les années 1970 la figure familière et presque familiale de l'écrivain de tradition française... On aurait pu croire Jean d'Ormesson immortel.

Il le fut en réalité deux fois. À partir d'octobre 1973, s'asseyant dans le fauteuil numéro 12 (celui de Jules Romains) de l'Académie française. Et en avril 2015, à son entrée de son vivant dans la prestigieuse « Bibliothèque de la Pléiade », « *mon Nobel à moi* », dira celui qui avait accueilli la nouvelle en pleurant. Cette consécration avait réjoui ses nombreux lecteurs, et aussi fait grincer quelques dents, d'aucuns jugeant qu'il était trop tôt pour faire de lui un classique.

« *Nous menions la vie la plus simple, où comptaient le curé, la chasse à courre, le culte du drapeau blanc et le nom de la famille.* »

C'est qu'il « *peut aujourd'hui tout se permettre*, notait son ami l'académicien Marc Fumaroli en préface du volume, *d'autant qu'il sait, comme personne, jusqu'où ne pas aller trop loin! Pour autant, on ne saurait réduire Jean d'Ormesson à sa popularité paradoxale (...). Le mythe social vivant, l'homme du monde, le communicateur de tous les succès, autant de masques ou de paravents.* »

Le malentendu d'Ormesson... Pour nombre de Français, l'écrivain s'était confondu avec le personnage télévisé : au JT, chez Michel Drucker ou chez Bernard Pivot. Le patron d'« Apostrophes » invita souvent l'académicien qui en 1974 l'avait viré du *Figaro littéraire* en arrivant à la tête du quotidien (grâce à ses indemnités de départ, Pivot se fera d'ailleurs construire une « *Piscine Jean d'Ormesson* », une plaque honorant le financeur...).

Le gentleman était urbain sur l'écran comme en coulisses : sourire accueillant, yeux lagon, pieds nus dans ses mocassins en peau, généreux de sa personne... Inlassablement, Jean d'Ormesson fut Jean d'O. L'aristocrate mondain

imité par les humoristes, adulé par les femmes, son nom tatoué sur le bras d'un chanteur pop – Julien Doré, qui avait baptisé son premier groupe The Jean d'Ormesson Disco Suicide... De quoi faire connaître la littérature au-delà du cercle habituel des lecteurs? Mais peut-être éclipser l'écrivain véritable. La question de son empreinte et de sa postérité littéraire le taraudait, craignant qu'on retienne, plus que ses livres, sa fameuse cravate tricote.

Lui ne vécut que pour et par les livres dès sa prime jeunesse. Il le résumait en avril 2015 dans son texte d'introduction à la Pléiade : « *Je n'étais fou ni de balle, ni de ballon, ni de vélo, ni de cheval, ni de piscine, ni de déguisement, ni de fête, ni même de bavardage. Ce que j'aimais, et à la folie, c'était de lire.* »

Né en Paris le 16 juin 1925, il est le fils d'un ambassadeur de France, « *libéral, janséniste, républicain* », ami de Léon Blum, et de l'héritière d'une famille monarchiste catholique proche de l'Action française. La famille tient de la branche paternelle le château d'Ormesson, et de son aïeul le conventionnel Louis-Michel Lepeletier le château de Saint-Fargeau, où Jean passe ses vacances. Des séjours et lieux romancés dans *Un jour je m'en irai sans avoir tout dit* et dans *Au plaisir de Dieu* : « *Nous menions la vie la plus simple, où comptaient le curé, la chasse à courre, le culte du drapeau blanc et le nom de la famille (...). Chaque nation, chaque famille, chaque individu vit sur une mythologie qui colore son existence. Notre mythologie à nous, c'était le château.* »

En dehors de ces vacances, il suit pendant ses jeunes années les missions diplomatiques de son père en Europe et en Amérique du Sud. Ses compagnons se nomment Bibi Fricotin, Arsène Lupin, d'Artagnan, puis bientôt Julien Sorel, Fabrice del Dongo, Swann, Françoise, Aurélien... Et plus que tout autre : René, le double de Chateaubriand, que d'Ormesson place au plus haut.

Après le retour familial à Paris en 1942, le cours Bossuet et le lycée Louis-le-Grand, où il suit le cours d'histoire de Georges Bidault, il décroche son baccalauréat en 1943. Après l'École normale supérieure, il obtient l'agrégation de philosophie en 1949, qui le mène mollement à l'enseignement pour un temps bref. Il entame une carrière de journaliste – *Paris Match*, *Arts*, la *NRF*. Il faudra attendre 1974 (après qu'il aura été secrétaire général de l'Unesco et rédacteur en chef de la revue *Dio-gène*) pour le voir à la tête d'un journal, *Le Figaro*, dont il démissionnera trois ans plus tard, conservant une chronique régulière.

Jean d'O. le magnifique



Il peut alors se consacrer à sa grande affaire, la littérature, qu'il pratique assidûment depuis la parution de son premier roman, *L'amour est un plaisir*, en 1956. Le croisant à un dîner en 1957, le critique Matthieu Galey retiendra du jeune homme : « *De la classe, et même un rien de morgue sous la gentillesse, qui veut séduire à tout prix, pour le plaisir d'être aimé.* » L'époque est friande des jeunes prodiges et Françoise Sagan vient de décoiffer le public avec son *Bonjour tristesse*, lançant la mode de la littérature à la fois grave et insouciant d'une jeunesse qui brûle sa vie au volant de voitures de sport. Une étiquette commerciale collée par l'éditeur René Julliard, que le jeune homme se hâtera de décoller, le signifiant avec malice en 1966 avec un bien lancé *Au revoir et merci*.

« *Vieillir est, jusqu'à ce jour, et pour un bon bout de temps j'imagine, le seul moyen de ne pas mourir.* »

D'Ormesson enfonce le clou en 1976 dans la réédition augmentée d'une préface : « *Dix ans après* » : « *Sans doute, en ces temps-là – in illo tempore... –, étais-je plus jeune, plus libre, plus naïf, plus insolent qu'aujourd'hui. Je n'en rougis certes pas. Peut-être faudrait-il plutôt rougir d'avoir accepté de vieillir. Je ne m'y résous pas non plus. Vieillir est,*

jusqu'à ce jour, et pour un bon bout de temps j'imagine, le seul moyen de ne pas mourir. »

En 1971, il avait reçu le grand prix du roman de l'Académie française pour son grand pastiche des récits d'historiens, *La Gloire de l'Empire*. Premier pas sous la Coupole où il prendra ses quartiers en 1973, devenant sa figure la plus célèbre, œuvrant dans l'ombre aux candidatures et élections qui lui tiendront à cœur, dont celle de la première femme en habit vert en 1980, Marguerite Yourcenar. Il en était le doyen depuis 2007.

Quarante livres dont beaucoup à succès, et énormément de fantaisie : un rôle au cinéma (François Mitterrand dans *Les Saveurs du palais* en 2012), une carte à la CGT pendant quelques mois en ●●●

repères

Jean d'Ormesson
en quelques livres1956. *L'amour est un plaisir*,
premier roman (Julliard).1966. *Au revoir et merci*, essai
(Julliard).1971. *La Gloire de l'Empire*
(grand prix du roman de l'Académie française) (Gallimard).1974. *Au plaisir de Dieu*, roman
(Gallimard).1981. *Dieu, sa vie, son œuvre*,
roman (Gallimard).1982. *Mon dernier rêve sera
pour vous* (« biographie senti-
mentale » de Chateaubriand).1991. *Histoire du Juiferrant*,
roman (Gallimard).1996. *Presque rien sur presque
tout*, roman (Gallimard).2002. *C'était bien* (Gallimard).2010. *C'est une chose étrange
à la fin que le monde*
(Robert Laffont).2013. *Un jour je m'en irai sans
avoir tout dit* (Robert Laffont).2016. *Je dirai malgré tout que
cette vie fut belle* (Gallimard).À paraître en 2018. *Et moi, je vis
toujours* (Gallimard).

 sur la-croix.com
Retrouvez l'interview
de Jean d'Ormesson
parue en 2010

témoignage

« Son amitié me touchait et j'aimais sa vitalité »

Dany Laferrière

Écrivain, membre de
l'Académie française

— Jean d'Ormesson avait convaincu ce cadet, venu d'Haïti et du Québec, de présenter sa candidature à l'Académie française et l'avait ardemment soutenu.

« Peu d'écrivains sont aussi présents dans le paysage littéraire et la vie quotidienne des Français à un âge aussi avancé. Jean d'Ormesson occupait une place exceptionnelle. Il était une sorte de médicament populaire, une pilule contre l'angoisse. Ses multiples apparitions médiatiques rassuraient.

Après le tremblement de terre qui a ravagé Port-au-Prince, de retour à Montréal, j'avais trouvé une lettre de lui. Elle débutait ainsi : "J'espère que tu vas bien là où tu es en ce mo-

Une passion pour les débats métaphysiques

— Dans l'œuvre de cet agnostique, Dieu est partout. Dans *Au revoir et merci*, il se définissait comme « un spectateur du bon Dieu, une espèce d'agent secret de Dieu ».

Jean d'Ormesson se disait à la fois catholique et agnostique. Agnostique, non athée. Et confessait n'avoir cessé de se poser deux questions : Dieu existe-t-il ? Qu'y a-t-il après la mort ?

Jean d'Ormesson ramenait dans ses romans les grands vents de la métaphysique. Né dans l'Église préconciliaire, il en a respecté les formes et les rituels, mais il avouait n'avoir pu jadis se satisfaire d'une institution héritière alors du jansénisme, plus tournée vers le rigorisme moral et l'horreur de la chair que vers la charité et l'étude des fins dernières.

Sa culture religieuse, sa passion pour les débats théologiques, il les a prêtées parfois à un personnage. Dans *Casimir mène la grande vie*, (1997), le héros explique ce qui a séparé catholicisme et orthodoxie, ou encore analyse les enjeux des antiques discussions avec les ariens qui voient dans le Christ simplement un homme.

Au fil d'autres fictions, dans ses

vastes fresques, les personnages sont portés par autre chose que leur passé ou leur propre histoire, et s'effacent devant des symboles ou de nouvelles figures. Dans *C'est une chose étrange à la fin que le monde* (2010) deux voix se font entendre, l'auteur et celui qu'il appelle « le Vieux », c'est-à-dire Dieu lui-même. Un Dieu caché, qui observe les

« Je ne sais pas si Dieu existe, mais, depuis toujours, je l'espère avec force... »

hommes, les admire, mais préfère le silence et le mystère, et qui est aussi le plus grand des romanciers.

Sa recherche métaphysique est née de son amour de la vie qu'il considérait déjà comme un miracle. Est-ce que la mort est vraiment la fin de tout ? Ce monde qui suppose par sa beauté l'existence d'un créateur, est-il le produit du hasard ? Dans cette recherche du sens, d'Ormesson a interrogé les philosophes, Platon, Spinoza, ou Leibniz se demandant « pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien ». Retraçant les débuts de toutes les religions, il salua ce qui distingue des autres le christianisme, centré sur le Fils

plus que sur le Père : l'Incarnation. « Dieu ne peut pas être connu, mais Jésus peut être aimé. L'impossible savoir s'est changé en amour. »

L'écrivain a aussi examiné les hypothèses et avancées de la science contemporaine, l'astrophysique, les nouvelles approches de la matière, de l'énergie ou du temps. « Je ne sais pas si Dieu existe, déclare-t-il à la fin de *C'est une chose étrange à la fin que le monde*, mais, depuis toujours, je l'espère avec force... J'espère qu'il y a, après la mort, quelque chose dont je ne sais rien. J'espère qu'il y a, hors du temps, une puissance que, par approximation et pour plus de simplicité, nous pouvons appeler Dieu. Je n'ai pas d'autre foi que cette seule espérance. »

En avril 2015, dans son avant-propos au volume de *La Pléiade* consacré à quatre de ses romans, il confiait : « Je savais bien que j'étais une sorte de romancier sans roman. Peut-être n'étais-je même pas ce qu'il est permis d'appeler un romancier (...). Je me contenterais d'être la proie de légendes et de mythes que je laissais couler en moi. J'ai toujours pensé qu'il n'y avait qu'un seul créateur, un seul peintre et sculpteur, un seul musicien, un seul romancier de génie : c'était Dieu. »

Francine de Martinoir



Dany Laferrière. Joel Saget/AFP

ment..." Datée du 12 janvier 2010, du jour même du séisme, donc écrite avant la catastrophe. Comme s'il l'avait devinée, pressentie, précédée.

Il avait eu, pour moi, écrivain haïtien et québécois, venu des Caraïbes et de ce pays meurtri, « un coup de foudre d'amitié », disait-il. J'allais succéder à l'Argentin Hector Bianciotti. « À un Hispano-Américain, d'origine italienne, va succéder un Québécois d'Haïti, qui sera reçu sous la Coupole par un Libanais, Amin Maalouf. C'est une sorte de rêve », avait-il commenté, enthousiaste.

Même malade, il avait tenu à se déplacer pour voter en ma faveur. À l'Académie, assis derrière moi, il me pressait parfois l'épaule. Ce geste d'amitié me touchait.

Il m'avait reçu chez lui. Moment délicieux de courtoisie et d'attention. Tout était exquis. Il s'était renseigné sur ce que j'appréciais, parlait de Chateaubriand.

Il avait aimé mon *Journal d'un écrivain en pyjama* et *L'Art presque perdu de ne rien faire*. Il me disait qu'il y avait trouvé ce qu'il n'avait pas eu. Le droit au farniente. Il travaillait beaucoup. Il a écrit et publié jusqu'à la fin de sa vie... C'était un athlète de la culture, un marathonnier. Personne ne pouvait le suivre. J'aimais sa vitalité, son énergie irrésistible.

Il tenait à parler de vous, à s'intéresser à vous. Il ne vous laissait jamais parler de lui. Ses conversations allaient vers l'autre. Il était tout de suite de plain-pied avec ses interlocuteurs. On le croyait égocentrique. Il en jouait à la télévision, pour sauver le spectacle. Mais pas en privé.

À son retour sur les bancs de l'Académie française, je lui avais fait part de mon regret de ne pas l'avoir vu parmi nous pendant plusieurs semaines. Il m'avait répondu : « Je suis très malade, Dany. » Avec « ses yeux de Michèle Morgan », son regard bleu et cette voix très douce, il me faisait comprendre que c'était lui qui était désolé de ne pas m'avoir vu pendant tout ce temps. J'en avais frissonné.

En toutes circonstances, le comte d'Ormesson était l'être le plus chaleureux de la littérature contemporaine. C'était un vieux sage qui avait bien vieilli. Dans nos débats à l'Académie, les Immortels le sollicitaient en sa qualité de doyen. Il donnait raison aux uns et aux autres, avant de se prononcer.

Quand je l'appelais à l'hôpital, il ne se plaignait jamais. Jean d'Ormesson était un stoïcien, proche du quiétisme. Pour lui, toute inquiétude était décrétée sans intérêt. Il attendait la chose. Et elle est arrivée... »

Recueilli par
Jean-Claude Rapiengeas

●●● 1944, un passage dans un régiment de parachutistes, le refus d'un poste d'enseignant en lettres à Nanterre que lui proposait Paul Ricœur en 1967, une émission littéraire sur TF1 en 1978... Des facéties aussi, digne du « mentir-vrai » d'Aragon. Au poète il empruntera plusieurs vers pour nommer ses livres : *C'est une étrange chose à la fin que le monde*, ou encore *Un jour je m'en irai sans avoir tout dit*. Des romans brouilleurs de pistes où la biographie se mêle à l'imaginaire malgré les apparences du récit, comme son cher Proust l'affectionnait lui-même.

Un de ses derniers livres, paru en janvier 2016, empruntait aussi un vers au poète, résonnant comme une épitaphe : *Je dirai malgré tout que cette vie fut belle*.

Sabine Audrerie